

La Revue hebdomadaire (27 juin) : « Les beaux songes de M. G. de Voisins », par M. C. Photiadès.

Les Marges (15 juillet) : M. Fagus : « Tradition et Poésie ». — « L'anarchie », nouvelle de M. Jean Cassou. — « Cimes », poème de M. R. A. Fleury. — « Victor Hugo », par M. Denis Saurat. — La chronique flaubertienne de M. René Dumesnil.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Des lettres de Wagner à Judith Gautier, « Le Temps », 30 juin. — *La dernière lettre de Barbey d'Aurevilly à l'Ange Blanc*, « Journal des Débats », 29 juin.

M. Emile Henriot, dans **le Temps**, nous apporte quelques révélations sur la vie amoureuse de Wagner : il s'agit d'une trentaine de lettres adressées, en français, de 1869 à 1878, par Richard Wagner à Judith Gautier, et que lui a communiquées l'expert M. Georges Andrieux. Nous avouons, écrit M. Henriot, n'avoir pas examiné sans scrupule ces reliques émouvantes, destinées tôt ou tard à la publicité, comme tout ce qui touche l'histoire.

« Mais enfin leur destinataire n'a pas émis le vœu qu'elles fussent détruites après elle : ne pouvant ignorer le sort habituel aux papiers signés d'un grand nom, c'est donc qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elles fussent un jour connues... »

On sait, nous expose M. Henriot, l'affectueuse admiration que Judith Gautier avait, une des premières en France, vouée au célèbre musicien allemand. Avant même l'échec de *Tannhäuser*, à Paris, en 1861, le nom de Wagner lui devait être familier ; elle avait lu l'article enthousiaste de son père sur ce drame entendu à Wiesbaden quatre ans auparavant et l'éloquent plaidoyer de Baudelaire pour l'œuvre du nouveau génie. Dès cette époque, elle se sentait déjà « de cette milice sacrée qui combattait pour le triomphe de Richard Wagner... du petit groupe d'élus appelés à le comprendre, à former autour de lui ce bataillon dévoué qui doit le défendre, le consoler de la haine universelle et le soutenir dans sa montée au Golgotha, en lui affirmant sa divinité... » Un article enthousiaste, à l'occasion de *Rienzi*, lui avait valu des remerciements émus de son dieu ; un voyage à Lucerne en 1869, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam, allait lui permettre de l'approcher et même d'en recevoir, dans l'ermitage de Tribschen, une première hospitalité dont elle nous a conservé, dans ses jolis souvenirs, *le Troisième rang du collier*, une si vivante et si enthousiaste relation. Mais, dans son « juste orgueil d'une amitié si haute », Judith Gautier n'a rien révélé du senti-

ment que, l'âge venu, elle ne se défendait pas d'avoir inspiré à l'auteur de *Tristan* et dont nous retrouvons un évident écho dans les lettres que nous venons d'avoir entre les mains.

Elles ne permettent pas de conclure sur la nature exacte de l'affection nourrie par le musicien sexagénaire pour la jeune et belle poétesse. Peut-être celle-ci ne fut-elle pour lui, dans ce moment de sa vie agitée, qui touchait à peine à la gloire, que l'occasion d'un mélancolique regret. Les tendres, les brûlantes apostrophes de ces lettres ne font que de furtives allusions à la réalité ; mais, si elles n'en trahissent pas complètement le secret, elles révèlent, de la part de celui qui les a écrites, une véritable passion, que ne devaient affaiblir ni l'éloignement, ni l'absence.

Oh ! chère aimée !... Où êtes-vous ?... Je ne vous querelle pas, chère amie ! Et si vous ne m'aimez plus, envoyez-moi du moins de belles choses, puisque vous m'avez dit que c'était votre devoir... Ce papier, qui ne devait dire autre chose que ma grande, ma solennelle inquiétude à cause de votre silence... Rassurez-moi, chère cruelle. Je crois presque que vous mettez de la doute (*sic*) dans mon amour. Il était pourtant bien spontané ! Sans cela, à quoi bon, que pour me troubler. Chère âme ! Parlez, écrivez, hélas !... oh ! vous... — Votre lettre ! oh ! ces écrits, ces bons écrits de votre main si chaude, que je tenais pendant les *Nibelungen*... Oh ! chère ! chère ! et encore chère ! chère !... — Ma belle abondance !... Je devrais moins vous aimer puisque vous êtes encore souffrante, ce qui me prouve que mon amour n'a pas assez de pouvoir sur vous. Tâchez de vous guérir complètement pour me donner de la confiance en moi... — Oh ! vous, âme chaude et douce ! Que je me trouvais inspiré dans vos bras ! Faut-il l'oublier ? Non. Mais tout est tragique... — Je suis triste. Il y a encore réception ce soir, mais je ne descends pas. Je relis quelques pages de ma vie, dictées autrefois à Cosima... Hélas ! aurai-je vous pour la dernière fois embrassé ce matin ? Non. Je vous reverrai. Je le veux, puisque je vous aime. Adieu, soyez bonne pour moi... Judith, oh ! ma belle chaleur, je vous aime toujours... Je vous embrasse, belle aimée, chère et adorée âme ! Mon enfant ! Ma Judith !... Je vous vois toujours, ici de ma table à écrire, à droite sur une chaise longue, me regardant (Dieu ! avec quels yeux !), quand j'écrivais des souvenirs à mes pauvres cantatrices... Oh ! ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vous êtes l'abondance de ma pauvre vie, si bien calmée et abritée (!) depuis que j'ai Cosima... Vous êtes ma richesse, mon superflu enivrant. Beau français, n'est-ce pas ? Mais c'est égal, vous me comprenez... Oh ! chère âme, bien-aimée âme ! Tout est si tragique ! Tout est réel. Mais vous m'aimerez toujours, et moi ! je ne saurais pas autrement, avec la plus forte volonté...

Entre temps, à travers ces lettres, coupant ce halètement de tendresse, où quelquefois on croit retrouver le dialogue pathétique et heurté des héros du drame qui hante son esprit, le musicien s'interrompt pour charger son amie de quelques menues commissions parisiennes : satins, lampas, chiffons à lui procurer pour la décoration de son atelier, bibelots chinois ou japonais qu'elle connaît si bien, essences rares et parfums

dont Wagner paraît avoir été, à travers cette correspondance, particulièrement gourmand. D'autres fois, ce sont des livres qu'il réclame : les traductions des *Upanishads*, du *Rig Véda* et du *Baghavat-Gita*, les œuvres de M^{me} Guyon, l'amie de Fénelon, l'*Histoire d'un crime*, de Victor Hugo. Peu d'allusions à la France, ni à la guerre, dans ces lettres intimes, si ce n'est, un jour, ce trait qui en dit long sur les choses non dites : « Je vois que vous êtes encore un peu bonne pour moi. Mais quelque amertume s'y mêle : vous rappelez vos souffrances pendant le siège. C'est horrible ! Evitons pour jamais toute querelle sur des choses qui ne valent pas la poudre à canon qu'elles ont coûtée... » Ou ceci, écrit en 1873 :

Je n'entends plus les nationalités ; moi, je ne veux plus d'irritations en ce genre. J'aime les Français, mais je déteste les Alsaciens, et veux garantir l'Allemagne de devenir une grande Alsace, ce d'où elle n'était pas très loin. Alors vous pouvez peut-être encore tirer quelque profit d'une culture vraiment allemande et originale... — Judith, oh ! ma belle chaleur, je vous aime toujours... J'aime vous voir défendre si vaillamment votre patrie en toute occasion, même quand il s'agit de reconnaître que M^{me} de Pompadour d'il y a treize ans était plus gracieuse que celle d'aujourd'hui (1878). Il n'était question que de cela quand je parlais d'un alourdissement du goût... Mais je vous admire d'autant plus pour votre patriotisme, parce que j'en suis absolument dépourvu, me trouvant le seul Allemand dans cette population stupide qu'on appelle des Allemands. Ainsi, vous êtes plus heureuse que moi...

Nous relevons encore, parmi ces confidences, plusieurs intéressantes notes de Wagner sur la composition de ses ouvrages, et particulièrement sur *Parsifal*, qui l'absorbe à cette époque tout entier. « Ce nom est arabe. Les anciens trouvères ne l'ont plus compris. *Parsi fal* signifie *Parsi*, pensez aux Perses, adorateurs du feu, *pur* ; *fal*, ou fou, dans le sens élevé, c'est-à-dire un homme sans érudition, mais de génie. *Fellow*, en anglais, me paraît être en rapport avec cette racine orientale. Vous connaîtrez (apprendrez, pardon !) pourquoi cet homme naïf portait ce nom arabe... » Et un peu plus tard, cet aveu : « Le dialecte arabe dans lequel devait se trouver *fal*, fou, brute, était de mon invention. Je voulais imposer ce mot à un dialecte quelconque parce qu'il me va... Je relis pourtant Goerres, il doit être sûr de son assertion. Probablement n'a-t-il pas connu l'arabe, mais il l'aura appris par un orientaliste. Du reste, cela ne me trouble pas. Je me moque de la signification des mots arabes et je pense que dans mon public de l'avenir il n'y aura pas trop d'orientalistes... Moi, je ne connais pas l'arabe. C'était un savant allemand, Goerres, qui traduisait le nom de *Parsifal* de la sorte. Le *prédestiné* est bon, mais il ne va plus : c'est le garçon fou, sans érudition, sans académie, ne comprenant rien que par la compassion, qu'il me faut... » Et de nouveau, dans un élan de tendresse, ce retour sur un rêve impossible : « Je rêve de passer encore en réfugié les rues boueuses

de Paris, abandonné par tout le monde. Soudain, je vous rencontre, ô vous, Judith ! Vous me prenez au bras, vous m'emmenez chez vous, vous me couvrez de vos baisers. Ah ! c'est très touchant ! très touchant ! O temps et espace ! Ennemis ! J'aurais dû vous trouver alors, — il y a longtemps de cela !... » Déjà, dans une autre lettre, il avait exprimé le même regret : « Pourquoi, au nom du ciel, ne vous ai-je pas trouvée aux jours qui suivirent la chute de *Tannhäuser* à Paris ? Etiez-vous trop jeune à cette époque ? Taisons ! taisons ! mais — aimons, aimons !... »

Parmi ces lettres, nous en avons retrouvé d'autres confondues : de la main de Cosima Wagner, celles-là, adressées également à la même Judith (qui en a utilisé des fragments dans ses Souvenirs). Ces lettres, qui font le plus grand honneur au caractère et aux qualités de cœur de la dernière compagne du musicien, sont pleines d'affection, de cordialité de confidences, de renseignements précieux sur la vie intime du maître, sur ses travaux, ses lectures, ses amitiés. Dans une de ces missives, Cosima demande à Judith Gautier d'intervenir auprès des éditeurs parisiens, en faveur de Gobineau, que Wagner admire et dont il voudrait voir réimprimer *l'Essai sur l'inégalité des races*... Mais nous avons aussi noté ces quelques lignes, qui n'aident pas à éclaircir le mystère des amours de Richard et de Judith :

Il est un point de votre correspondance avec mon mari qu'il m'est difficile de toucher et impossible de passer sous silence. Je me figure que les expressions très fortes dont il s'est servi vous ont induite en erreur sur son sentiment... Il se sert en français des premières expressions qui lui viennent sous la plume, de là peut-être un malentendu. Si vous l'entendiez comme moi répéter presque tous les jours : *Je ne suis pas musicien, je n'aime pas la musique*...

Faut-il voir là, demande M. Henriot, une leçon, un avertissement ? Il ne manquerait pas de délicatesse — ni de malice féminines. Il faut peut-être seulement y voir de la candeur. Et à quelle réalité correspondaient les « expressions très fortes » de Wagner ?

§

A propos des fêtes de Saint-Sauveur-le-Vicomte, M. Henry Bordeaux publie, dans le **Journal des Débats**, un fragment du discours qu'il prononça à cette occasion. J'en extrais le texte encore inédit de la dernière lettre que Barbey d'Aurevilly adressa à l'Ange Blanc :

Jour de l'An 1887.

Never More.

Paris, 3 heures, vendredi.

Ma chère Ame, car vous l'êtes toujours, cette lettre, je pense, vous